



© Thomas Hennequin

THÉÂTRE

DE LA BASTILLE

SHOWGIRL

MARLÈNE SALDANA

JONATHAN DRILLET

ENTRETIEN

Victor Roussel : *De quelles manières le film Showgirls, et le parcours de son héroïne, ont résonné en vous ?*

Marlène Saldana : L'envie de créer un spectacle à partir de ce film vient de moi, je l'adore depuis très longtemps. À première vue, *Showgirls* est un banal film de danse, dont le scénario reprend les codes typiques du *fallen woman* : Nomi Malone est une fille de la rue qui arrive à Las Vegas pour tenter sa chance en tant que danseuse, elle vit une ascension fulgurante vers la gloire puis c'est la chute. C'est aussi un film sur la lutte des classes, c'est l'histoire d'une fille, d'une parvenue, lâchée dans le capitalisme le plus crasse et qui essaye de grimper les échelons comme elle le peut, qui danse nue dans un bar de striptease et refuse qu'on la traite de pute. Ce qui raconte sans doute quelque chose d'intéressant sur le métier d'interprète...

Jonathan Drillet : J'ai découvert le film grâce à Marlène, je connaissais le travail de Verhoeven avec *Robocop*, *Total recall*, *Basic Instinct*, mais j'étais moins familier de ses films plus confidentiels, comme *Spetters*, qui vaut le détour lui aussi, ou plus controversés, disons, comme

Showgirls. C'est vraiment un film de *warrior*, Nomi Malone est une guerrière du quotidien, qui vient des classes populaires, et qui doit faire face à tout un tas d'obstacles, des obstacles qui sont des hommes la plupart du temps car, comme le disait Jacques Rivette, c'est le trait commun de tous les films de Verhoeven : comment survivre dans un monde peuplé d'ordures... Et puis c'est aussi le parcours du film, son histoire, qui nous a intéressés, les passions qu'il a soulevées, la malédiction tombée sur Elizabeth Berkley, le bide total puis le retour en grâce, les fans, le culte, le contre-culte...

V. R. : *Justement, que vous raconte la trajectoire d'Elizabeth Berkley, l'actrice principale du film ?*

M. S. : Le parcours de cette fille me touche beaucoup, il est en miroir avec celui de son personnage, et ce qu'elle a dû affronter est d'une grande force symbolique. Elizabeth Berkley voulait vraiment obtenir ce rôle. Elle avait été révélée dans *Sauvés par le gong*, une sitcom niaise de campus américain, dans laquelle elle jouait le personnage de l'intello. Elle voulait se

libérer de cette image et, comme elle était une excellente danseuse, elle pensait que *Showgirls* ferait d'elle une star. Comme Sharon Stone dans *Basic Instinct*. Pendant le tournage, elle a vraiment fait ce qu'on lui a demandé, elle a joué de manière expressionniste, suivant les consignes de Verhoeven qui lui disait de s'inspirer d'*Ivan le Terrible* d'Eisenstein. Mais personne n'a compris sa performance, tout le monde a cru qu'elle était nulle. Et puis elle est à poil du début à la fin du film, jambes écartées et nu intégral. Elle arrive à jouer cela sans être vulgaire, elle a vraiment fait son job d'interprète, et pourtant tout le monde l'a humiliée et le réalisateur ne l'a pas vraiment défendue à l'époque.

J. D. : Elle a été virée par son agent, on ne l'a plus vraiment revue au cinéma ensuite, elle a été punie par la critique et par les studios. Puis réhabilitée par les drag-queens, notamment lors des "projections de minuit" dans l'East Village, des séances performées où les danseuses se rassemblaient sous l'écran pour reproduire les chorégraphies ou hurler des conseils aux personnages : "Don't overact, Nomi !". De fil en aiguille, et notamment grâce à ce lien entre le film et le camp, ou la culture queer, *Showgirls* a connu une véritable renaissance, et ce côté rédemption vaut aussi pour Elizabeth Berkley, qui parle, elle, de résilience.

V. R. : *Dans sa manière de regarder, de faire des films, qu'est-ce qui vous influence dans le cinéma de Paul Verhoeven ?*

M. S. : J'aime plein de choses dans son cinéma, il est esthétiquement très beau bien sûr, mais ce que je préfère c'est que son propos reste toujours dans le gris, rien n'est jamais bon ou mauvais, il n'y pas de thèse, pas de morale finale. Les scènes de Verhoeven sont comme des aplats de couleurs clinquantes qu'il nous jette à la gueule et on doit se débrouiller avec. Je trouve nécessaire de chérir les œuvres qui refusent de tenir un propos clair. On nous l'a d'ailleurs reproché avec ce spectacle, on nous a dit qu'il était difficile de comprendre notre message, qu'on donnait l'impression d'aller nulle part. C'est précisément ce qu'on cherche à faire : on veut juste montrer cette histoire et voir ce que cela provoque. Nous ne cherchons pas à tenir un discours féministe, et j'espère qu'en laissant les choses irrésolues on reste fidèle à l'esprit de Verhoeven.

« Le bon et le mauvais goût, cela ne veut pas dire grand-chose pour moi. Ce genre de catégories esthétiques se définit toujours par rapport à un cadre social, politique ! »

J. D. : La filmographie de Verhoeven est très éclectique, un peu comme s'il relevait des défis à chaque fois, faisait des expériences, passant d'un genre à l'autre, la SF, le thriller, le film d'aventures, le strip-club movie. C'est cet éclectisme et ce côté aventureux qu'on essaye d'avoir à notre manière. On expérimente beaucoup, on aime aller vers ce qu'on ne connaît pas. Ce qui est génial avec Verhoeven c'est qu'il trouve toujours l'occasion de pousser le bouchon, de repousser les limites, aussi bien au niveau de la mise en scène que de la photographie, la musique ou le jeu des interprètes.

V. R. : *Jouant avec l'esthétique kitsch des revues érotiques de Las Vegas, votre spectacle manie également la vulgarité, le bon et le mauvais goût... Est-ce que cela compte pour vous ?*

M. S. : Bien sûr, c'est présent dans notre travail, même si le bon et le mauvais goût, cela ne veut pas dire grand-chose pour moi. Ce genre de catégories esthétiques se définit toujours par rapport à un cadre social, politique.

La vulgarité, c'est un marqueur de classe, en tout cas c'est mon prisme de lecture. Je pense aussi à cette phrase de Pierre Bergé : « *Les dégoûts, c'est beaucoup plus important que les goûts* ».

Et puis jouer avec la vulgarité n'est pas une science exacte, il faut éviter d'en faire un discours, mais aussi une simple posture ironique. Mon cheval de bataille est de jouer cette histoire au premier degré dans l'écriture et dans ma manière d'être au plateau. Après, bien sûr, nous nous servons d'œuvres mainstream pour les détourner, pour saboter la forme, comme Verhoeven. Le scénariste de *Showgirls*, c'est quand même Joe Eszterhas, le mec qui a coécrit *Flashdance* !

J. D. : Oui peut-être que nous jouons avec le mauvais goût, comme Verhoeven le faisait pour dresser le portrait d'une ville, d'une époque, d'une industrie culturelle, et quand on se sert du mauvais goût on peut aussi y prendre goût ! Mais je pense que *Showgirls* est une œuvre plus violente que vulgaire, c'est un film sur l'exploitation, les rares personnages sympathiques se font écraser et les autres se font humilier pour de l'argent. En fait, si tant est qu'on arrive à s'accorder sur ce que ça peut bien vouloir dire, je crois que le bon goût lui aussi peut être de très mauvais goût, et inversement.

V. R. : *Comment avez-vous travaillé la musique avec Rebeka Warrior ?*

J. D. : Le défi a été d'écrire de la poésie à partir de *Showgirls*, de s'immerger dans le film pour le décrire en vers, de dix, onze ou douze syllabes. Il y a une ligne continue, une sorte de ritournelle minimaliste et entêtante, percée par des chansons de structure plus traditionnelle. Certaines sont écrites par Rebeka, d'autres par nous, et certains passages ont été faits à six mains. Mais là je parle des paroles. Pour la musique, Rebeka Warrior a fait ses merveilles, comme à son habitude. Et ça donne une sorte de rhapsodie techno, à la fois joyeuse et tragique.

M. S. : Rebeka Warrior, et je le dis sans aucune malice, est la meilleure parolière du XXI^e siècle. Elle compose des haïkus, sujet, verbe et complément, et je suis très admirative de cette façon d'écrire, comme je le dirais d'un grand auteur. Et j'adore sa musique bien sûr, en solo ou avec *Sexy Sushi*, qui collait à mort avec ce qu'on voulait faire. On lui a donné la même consigne que Verhoeven au compositeur Dave Stewart : fais de la musique de merde. De préférence, avec les rimes les plus pauvres possibles ! Personnellement, je pense souvent les spectacles de manière musicale, un flow qui ne s'arrête jamais, un rouleau compresseur qui avance, t'écrase et ne te laisse pas le temps de respirer. Mais il a finalement fallu trouser le spectacle par des scènes dialoguées entre Jonathan et moi, car on n'en pouvait plus d'entendre des obscénités sur de la musique techno.

V. R. : *Ces séquences dialoguées ne sont-elles pas aussi un trait récurrent de vos spectacles ?*

M. S. : Oui, on a toujours écrit comme cela avec Jonathan, en discutant. L'air de rien, tu peux raconter beaucoup de choses sur le mode faussement dilettante de la discussion. On aime bien donner à voir une pensée qui avance, qui se construit, qui se contredit totalement, tout en éclairant le sens des moments plus abstraits du spectacle. Les discussions un peu décousues où les personnages se prennent la tête, tout en parlant de sujets très précis, sont souvent les moments que je préfère dans les films. J'adore Tarantino pour cela.

J. D. : C'est vrai que ces dialogues reviennent souvent dans nos spectacles, Bergé et Saint-Laurent dans *Fuyons sous la spirale de l'escalier profond*, le couple Assad face à un duo de candidats français à la présidentielle dans *Le Sacre du Printemps arabe*, des entrepreneurs du BTP au Sénégal dans *Dormir sommeil profond...*

La conversation c'est à la fois une manière de travailler et une manière d'écrire.

V. R. : *Comment est venue l'idée de passer du pluriel au singulier, de jouer tous les rôles du film ?*

M. S. : La forme musicale de ce spectacle nous a également été inspirée par un film que mon voisin m'a fait découvrir pendant le confinement, *Trapped In The Closet*, où un même acteur chante tous les rôles d'un soap-opera. On a mis du temps avec Jonathan pour trouver comment entrer dans *Showgirls* sans être dans le commentaire, sans s'adresser seulement aux spectateurs qui connaissent le film. Il fallait en fait que je sois dans le film, que je donne à voir à tous les rôles, de l'intérieur, et qu'on ne sache pas vraiment qui est en train de parler, quel personnage, qui d'Elizabeth Berkley ou de moi !